

Louis-Joseph-Cyprien Fiset
1825-1898

Jude et Grazia
ou
Les malheurs de l'émigration canadienne
(Québec: Imprimerie de Brousseau et Frères, 1861.)
suivis d'une sélection de poèmes

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 57: version 2.0
Juillet 2001

Table

Jude et Grazia ou Les malheurs de l'émigration canadienne	3
Poèmes choisis	31
L'aurore boréale.....	32
Les voix du passé.....	33
La chapelle de Tadoussac	39
Espérez.....	43
Épître.....	47
Lucette.....	49
Chanson	51
Montcalm	54
Une aventure : souvenirs de voyage.....	61
À certaine voyageuse.....	70
À *** présenté avec un bouquet le jour de sa fête.....	71
À Mad ^{lle} *** le jour de sa fête.....	73
Chanson 1849	74

Jude et Grazia ou Les malheurs de l'émigration canadienne

poème dédié à ses amis

I

La nuit tombait, tiède et sereine,
Sur les rives du Saguenay:
Dans ses cavernes enchaîné,
Le vent retenait son haleine;
Endormant son bruissement,
Sur le bord des grottes profondes,
Se jouant dans les algues blondes,
Le flot se berçait mollement;
Et, du haut de la berge immense,
Les ombres, planant en silence
Sur le gouffre, en vastes arceaux,
À la voûte d'azur sans voiles,
À la lumière des étoiles
Disputaient le miroir des eaux.
C'était l'heure où le daim timide
Vient savourer l'onde et s'enfuit;
Où le pluvier, d'un vol rapide,
Cherche son gîte pour la nuit;
Où Philomèle, solitaire,
Charme l'écho qui lui répond;
Où le loup-cervier vagabond
Va s'élancer de son repaire...

Mais qu'importe aux hôtes des bois
Tout l'éclat que ton sein recèle,
Oh! nuit pleine de douces voix?
Ce n'est pas pour eux qu'étincelle
Ton œil grave et tendre à la fois...

C'est pour attirer sur le fleuve
Deux enfants que l'Amour conduit
Vers cette source, loin du bruit,
Où le trop faible cœur s'abreuve:
Jude appareillant le bateau
Où sourit l'ange qu'il adore:
Brune fleur sur le point d'éclore,
Grazia, l'orgueil du hameau!...
Jude avec son calme sourire,
Ses yeux bleus dont l'éclat respire
La douceur et la fermeté,
Sa pensive et mâle figure
Et cet air fier dont la nature,
À son insu, l'avait doté:
Grazia, frêle sensitive,
Où l'amour s'allie au devoir,
Épanchant son âme naïve
Dans le feu de son grand œil noir:
Beauté suave et sans mélange
Qu'un Raphaël, qu'un Michel-Ange
Serait jaloux de concevoir.
On aime à les voir dans la mise
Si chère à nos bons paysans:
Lui, sous l'habit de laine grise
Aux boutons de corne luisants;
Elle, avec son chapeau de paille
Si coquettement décoré,
Son simple fichu bigarré,
Son mantelet juste à sa taille,
Son jupon de droguet rayé
Et la légère mocassine
Où l'œil ravi cherche et devine

Un pied petit, mignon, choyé...
Chaste rose dont l'éclat brille
Sans d'inutiles ornements,
Cent fois plus belle et plus gentille,
Sous ces modestes vêtements,
Que la superbe paysanne
Si commune, hélas! de nos jours,
Dont la vanité se pavane,
Singeant les modèles des cours,
Sous la toilette flamboyante
Et les ridicules atours
Du sot démon qui la tourmente!

Jude est le fils d'un vieux marin
Qui sommeille sous l'onde amère,
Et Grazia, soir et matin,
Regrette encor sa bonne mère.

Peindrai-je, en quelques mots concis,
De l'un la jeunesse rêveuse,
Son âme vive, aventureuse,
Ses projets longtemps indécis?
Ou bien de l'autre qui s'ignore
L'enjoûment, l'aimable gaîté,
Refllet de la sincérité
Qui l'embellit et qui l'honore?
Dirai-je le cœur généreux
Qui sut enrichir leur enfance
Des vertus qui rendent heureux,
Des premiers dons de la science?

Tous deux ont grandi sous les lois

D'un bon curé du voisinage,
Venu sur cet âpre rivage
Pour y faire adorer la croix.
Son toit, où la pauvreté brille,
N'offre pas les traits séduisants
D'une épouse, de beaux enfants.
Les orphelins sont sa famille!
Dieu seul son maître! et la forêt,
Témoin de son œuvre féconde,
Pour ses yeux a bien plus d'attrait
Que tous les palais de ce monde!
Déjà de ses deux protégés –
Dans sa vive sollicitude, –
Les destins par lui sont jugés:
Au sacerdoce il donne Jude;
Et la sensible Grazia,
Ceignant le bandeau des Vestales,
Fuir les passions fatales
Où plus d'une âme s'oublia.

Il voit, – se livrant à son zèle,
Le vénérable Père André, –
Dans ses vœux un gage assuré
Du bon effet de sa tutelle!...
Ainsi, dans les vastes pampas,
Par le prestige du mirage,
Le voyageur croit voir l'image
De mille objets qui n'y sont pas.

Ô puissance mystérieuse!
Amour qui perdit Abélard,
C'est toi qui du noble vieillard

Vas tromper l'espérance heureuse!
C'est toi qu'écoutes ces enfants
Dans le murmure du feuillage,
Dans les bruits divers de la plage
Et dans leurs rêves séduisants!
C'est toi qui, de la solitude
Banissant les tristes ennuis,
Leur fais chercher l'ombre des nuits
Pleins d'une vague inquiétude!
Ah! pourquoi déranger le cours
De leur existence tranquille?
Ah! pourquoi leur ange docile
Ne vient-il pas à leur secours?
Du sein des missions voisines
Où le devoir retient ses pas,
André ne reviendra-t-il pas
Briser les plans que tu combines
Et les soustraire à tes appâts?
Non, déjà la barque rapide,
Déjà le zéphyr qui la guide
Les entraînent le long du bord,
Pareils à ces fleurs fugitives
Que le vent fait tomber des rives,
Pour les livrer au flot qui dort.

II

De Roméo, de Juliette
Vous qui gardez le souvenir;
Vous qui dévorez en cachette
La page où Werther va mourir;
Qui pleurez Paul et Virginie,
Atala, René, nobles coeurs,
Doux fantômes que le génie
Para des plus vives couleurs!
Ce n'est pas pour vous que je trace
Un tableau par ma main pâli,
Et qui ne pourra trouver place
Que dans l'abîme de l'oubli;...
À vous les plantes luxueuses,
Les essences voluptueuses
Qui viennent de climats lointains:
Laissez-moi les mûres sauvages
Qui se perdent sur nos rivages,
Que je trouve au bord des chemins,
Fragments épars de l'humble histoire
De deux êtres faits pour s'aimer
Dont je me plais à ranimer
Et les cendres et la mémoire!

Souvent je crois ouïr encor,
Au pied de la falaise sombre,
Plus tendres que des lyres d'or,
Leurs voix qui résonnent dans l'ombre...
– « Grazia, partage avec moi

Le charme d'une nuit si pure!
 Il me semble que la nature,
 Lorsque je suis auprès de toi,
 Revêt sa plus belle parure!
 L'air est toujours plus embaumé,
 D'un reflet plus gai l'onde brille,
 Et l'étoile du soir scintille
 Dans un azur plus animé.
 Jouissons des courtes délices
 Que chaque instant va nous ravir!
 Le passé n'est qu'un souvenir:
 Qui sait les affreux sacrifices
 Que peut nous coûter l'avenir?
 L'avenir! c'est l'onde perfide
 Où glisse notre frêle esquif:
 Son sein que nul souffle ne ride
 N'offre à nos yeux aucun rescif:
 Calme trompeur qui nous égare,
 Ou ne promet rien de certain!
 Qui sait les dangers qu'il prépare
 Pour ceux qui passeront demain!
 Hâtons-nous! car le temps nous presse:
 Déjà, l'astre des nuits nous laisse
 Pour sourire à d'autres amours!...
 Du jour te souvient-il encore
 Où, sous l'ombre du sycomore,¹
 Je promis de t'aimer toujours? »...
 – « Jude, regagnons le rivage!
 Que dirait le bon Père André
 S'il me savait loin du village

¹ Nom vulgaire d'une espèce d'érable.

Quand le soleil s'est retiré?
 Ah! je fais voeu d'être plus sage!...
 À des souvenirs superflus
 Pourquoi veux-tu que je réponde?
 L'espoir où notre âme se fonde
 Vaut bien les jours qui ne sont plus!
 Va demander à l'hirondelle
 Que le cruel hiver bannit,
 Si son pauvre coeur se rappelle
 Les lieux où repose son nid!...
 Tu le sais, ô douteur étrange!
 L'oiseau ne saura plus voler,
 Cette eau cessera de couler
 Avant que mon beau rêve change!...
 Et c'est toi qui me fais souffrir!
 Pourquoi, dans tes vaines alarmes,
 Parler ainsi de l'avenir?
 Est-ce pour m'arracher des larmes?
 Non, je n'aurais pas dû venir!...
 Partons! regagnons le rivage!
 S'il me savait loin du village
 Quand le soleil s'est retiré,
 Que dirait le bon Père André? »

– « Partir! déjà partir! écoute!
 – Mon coeur palpite à se briser! –
 Ce prompt retour – Dieu! qu'il m'en coûte! –
 J'oserai te le refuser!
 Va, ne crains rien: la nuit sereine
 Pour toi ne cache aucun danger:
 Mon Dieu, qui sait mieux me juger,
 Des cieux l'aimable Souveraine

M'ont appris à te protéger!
Vois: je suis calme, et, dans mon âme,
L'espoir remplace la douleur:
De toi seule je le réclame!
Je crois, je veux croire au bonheur!
Grazia, comme l'hirondelle
À ses amours toujours fidèle,
Fuyons! au delà de ces monts,
Il est une terre féconde
Où les déshérités du monde
S'aiment comme nous nous aimons!
Deux familles du voisinage
S'en vont aux lointains Illinois:
Demain commence leur voyage;
À les suivre tout nous engage:
Fuyons ces rochers et ces bois,
Nos longs hivers, la dépendance
Où se traîne notre existence!
Partons! le sort en est jeté!
Là-bas, des prés riants, fertiles,
Nous offrent des travaux utiles,
La fortune et la liberté!...
Viens! que perdrons-nous? la chapelle
Où le bon curé nous appelle
À l'angelus matin et soir?
Les champs aimés de la patrie?
Le presbytère et la prairie
Où paît la génisse au front noir?
Viens! Dieu remplit la terre entière!
D'André la fervente prière
Va nous assurer sa faveur;
Viens! la patrie est où la terre

Donne à l'homme, son tributaire,
Sa part d'aisance et de bonheur! »

– « Assez, Jude, assez: je refuse;
À ce rêve il faut renoncer,
Car Dieu ne saurait exaucer
Des vœux que le devoir accuse!
Quoi! tu veux partager le sort
De ces Canadiens, nos frères,
Qui vont, aux rives étrangères,
Braver la misère et la mort!
Loin des bords où dorment leurs pères!
Loin des grands sites consacrés
Par les beaux jours de leur enfance,
Les vertus, l'heureuse innocence
Et les souvenirs vénérés!
Loin du clocher qui les vit naître
Dont la voix aux pieux accents
Semble pleurer sur les absents
Que ne bénira plus le prêtre!...
Que d'autres, moins sages que toi,
Perdent leur âme avec leur foi
Au sein de ces peuples avides
Dont les croyances déicides
Ne connaissent plus d'autre loi
Que celle de leurs gains sordides!
Plaignons-les! ne les suivons pas!
Ne fuyons pas notre bon Père,
Notre meilleur ami sur terre!
Nous lui devons – tu l'avoueras –
Et notre paisible existence
Et le pain de l'intelligence!

Soyons pauvres: jamais ingrats!
 Restons! et si la Providence,
 Dans sa divine prévoyance,
 Nous refuse les vains hochets
 Des prétendus heureux du monde,
 Dans l'asile de nos forêts,
 Loin de la passion qui gronde,
 Goûtons, ami, la paix profonde
 Que la vertu ne perd jamais! »

– « Grazia, j'envie et j'admire
 Les trésors de ton noble coeur;
 Que ne puis-je, sous son empire,
 Atteindre ce calme bonheur,
 Onde limpide où, blanche fleur,
 Ton âme adorable se mire!
 Idéal plein de majesté!
 Trop grand pour le commun des hommes,
 Fragiles jouets que nous sommes
 Aux mains de la réalité!
 Mais André courbe vers la tombe,
 Et l'âge a blanchi ses cheveux:
 Que deviendrons-nous »

– « S'il succombe?
 Au moins, pour lui fermer les yeux,
 Nous serons là, Jude, et son âme,
 Nous souriant du haut des cieux,
 Veillera sur nous dans ces lieux!
 Exempts de remords et de blâme,
 Les paisibles travaux des champs
 Rempliront notre vie heureuse,

Loin des embûches des méchants,
Loin de l'ambition trompeuse! »

– « J'aime, enfant, les riants tableaux
Dont s'embellit ton espérance!
Comme toi, j'aime nos coteaux,
Nos lacs, nos horizons si beaux,
Et la forêt qui se balance,
En murmurant, au bord des eaux!
J'aime nos sublimes montagnes
Dont les lignes font ressortir
L'éclat de nos vertes campagnes
Où je voudrais vivre et mourir!...
Mais au milieu de ces richesses,
Du sol convoitant les largesses,
Le colon, presque sans espoir,
Au fond des mornes solitudes,
Rongé de mille inquiétudes,
De sueurs arrose son pain noir!
De son introuvable chaumine
Nul sentier n'indique le lieu;
Nul être humain ne le voisine!
Éloigné des temples de Dieu,
Perdu dans le désert immense,
Il vit dans l'horreur du silence
Auquel il se voit condamné!
Semblable au forçat enchaîné,
Son labeur n'aura pas de trêve,
Ou bien, si sa tâche s'achève,
Si sa hache a vaincu le sort,
Si la Providence attendrie
Par son amour pour sa patrie,

Couronne enfin son noble effort,
 Tandis qu'une heureuse vieillesse
 Déjà succède à sa jeunesse,
 Un jour, quel sera son effroi,
 Lorsque, riant de son martyre,
 Un étranger viendra lui dire:
 « Allez: tous ces champs sont à moi! »
 Du colon telle est l'existence,
 Tels sont les succès incertains!
 Tels seront nos tristes destins
 Si je cède à ton insistance!...
 Pour toi je braverais la mort,
 Grazia: mon coeur n'est pas lâche;
 Mais je veux agrandir ma tâche
 Pour t'assurer un meilleur sort!
 Ah! Dieu le sait combien je t'aime! »...

– « Eh! nous allons nous séparer! »

– « Oui, la raison, le devoir même
 M'ordonnent de persévérer!
 Toi, faible enfant, douce colombe,
 D'André sur le bord de la tombe
 Tu charmeras les derniers jours;
 Moi, loin de la route commune,
 J'irai contraindre la Fortune
 À doter nos chastes amours! »

– « En vain ma voix est importune,
 Non, non, tu ne partiras pas!
 Dieu qui condamne les ingrats,
 Les souvenirs de notre enfance,
 Les serments que tu prononças,

Mes vœux, mes pleurs, mon espérance
Triompheront: tu resteras! »

– « Grazia, calme ta souffrance!
Rien n'est encor désespéré:
Avant un an, je reviendrai »...

– « Dieu! – je le vois – il m'abandonne!
Ah! Jude, tu ne m'aimes plus!
Sois heureux! mon cœur te pardonne
Les beaux rêves que j'ai perdus!
Va; mais exauce ma prière!
Jude, crois-moi, c'est la dernière:
Avant de fuir loin de ce lieu,
Pour nous dire un suprême adieu,
Attends le retour du bon Père! »

– « Grazia, la brise fraîchit;
Il est tard: gagnons le village!
Nous parlerons de mon voyage
Demain, si ton cœur ne fléchit;
Mais demain tu seras plus sage! »...

.....
Les voix s'éloignent dans la nuit
Et s'éteignent dans le silence,
L'on n'entend plus même le bruit
Du flot mourant qui se balance...
Ainsi de nos rapides jours
Le riant prestige s'efface;
Ainsi le calme oubli remplace
Douleurs, regrets, plaisirs, amours!

III

Grazia, ton doux stratagème
Te rit encor dans ton sommeil;
Dors: car celui que ton coeur aime
Ne charmera pas ton réveil!
Il est parti ton pauvre Jude;
Il va grossir la multitude
Des exilés que nous pleurons!
Que ton souvenir le soutienne!
Prions, prions Dieu qu'il revienne
Pur des torts qui courbent leurs fronts!

Il est parti! – Toi, ma patrie,
Mère qui reçus dans tes flancs
Le beau sang de la Normandie,
Rends-nous compte de tes enfants!
Toi qui ceins le bandeau des reines
Sous le soleil américain,
Tu jettes aux hydres lointaines
Ceux que devrait nourrir ton sein!
Semblable à ce monstre romain
Vouant aux voraces murènes
L'esclave immolé par sa main!

Mais où s'égare mon délire?
Mère, pardonne à ma douleur!
Ce n'est pas toi qu'il faut maudire,
Mais la main de fer du malheur,
Hideux vampire qui t'enlève

Tes fils: ton orgueil et ta sève,
Et les dévore palpitants;
Éveille-toi pour le combattre!
Arme-toi! ton bras peut l'abattre:
Bientôt, il ne sera plus temps!

Il est parti! – De cette histoire
Ne puis-je ici borner le cours!
Des jours de deuil que je parcours
Ne puis-je perdre la mémoire!
Je n'aurais pas à retracer
Avec des couleurs fugitives
Des maux, des souffrances si vives!
J'ose à peine les esquisser!

Des devoirs de son ministère
André, ce jour-là, libre enfin,
Pressant le pas de son roussin,
De son modeste presbytère
Gaîment reprenait le chemin.
Comme tous ceux dont l'âme est pure,
Le vieillard, tout en cheminant,
Des richesses de la nature
Goûtait le charme renaissant.
Juin des plus suaves arômes
Embaumait l'asile des bois;
Les oiseaux remplissaient leurs dômes
De mille concerts à la fois:
Enviant leurs doux idiomes,
De sa vieille et tremblante voix
Le bon André chantait des psaumes.

La charité rit dans son cœur:
Des deux enfants que tant il aime
Il veut assurer, ce jour même,
Et l'avenir et le bonheur;
Il veut leur confier d'avance
Le secret de son espérance,
Le projet qu'il nourrit pour eux,
Le saint emploi qu'il leur destine;
Sûr de son succès, il combine
Les moyens de les rendre heureux.
Ainsi méditant, plus rapides
Les heures légères ont fui,
Et déjà, près des eaux limpides,
Il voit s'étendre devant lui
La verte et riante vallée
D'un réseau de vapeurs voilée,
Son toit ombragé de bouleaux,
Sa chapelle au bord du rivage,
Les maisonnettes du village
Toutes blanches sur les coteaux.

Il approche, puis il s'étonne
Qu'enfin au-devant de ses pas
Les deux enfants n'accourent pas:
Pour cette fois, il les pardonne;
Mais qu'on juge de sa terreur
Lorsque, non loin du presbytère,
De Grazia, gisante à terre,
Les traits mourants et la pâleur
Frappèrent les yeux du bon Père!
Comment exprimer sa stupeur,
Quand Josephte, sa ménagère,

– Elle qui leur sert de mère! –
À ses pleurs donnant libre cours,
Attrista son âme attentive
Par l’histoire simple et naïve
De leurs chagrins, de leurs amours?

Peindrai-je son inquiétude,
Ses regrets d’avoir perdu Jude,
Les soins et la sollicitude
Dont il entoure Grazia
Qui, dans la fièvre du délire,
Parle tout haut de son martyre,
Des serments que Jude oublia?

Ainsi la semaine se passe,
Puis, la douleur enfin se lasse
À tourmenter un corps si beau;
Et la mort, déployant ses ailes,
Fuit vers les ombres éternelles
Sans creuser un nouveau tombeau.

Elle vit; mais, pour la pauvrete,
Songeant aux temps qu’elle regrette,
À l’impénétrable avenir,
Qu’une année est lente à courir!

.....

Un an s’écoule, et de son Jude
Rien n’annonce encor le retour!
Ce silence de jour en jour
Assombrit son incertitude.
Enfant, si rieuse autrefois,

Quand l'espoir lui prêtait ses charmes!
On n'entend plus son chant, sa voix,
Et ses yeux n'ont plus que des larmes!

Par mille essais ingénieux,
En vain, pour calmer sa détresse,
Josephte, André, de la vieillesse
Dépouillant l'aspect ennuyeux,
Lui font partager tous les jeux,
Vieux souvenirs de leur jeunesse:
Les fleurs des bois dont elle aimait
À former sa seule parure,
Tous les trésors de la nature
N'égayent plus son front distrait;
Et si, parfois, sa rêverie
L'attire au sein de la prairie,
C'est pour consulter en secret
La marguerite complaisante
Dont le capricieux décret
Tour à tour l'afflige ou l'enchanté.

En vain, au pied de l'humble autel,
Dans la chapelle solitaire,
Sa vive et touchante prière,
Montant au séjour éternel,
Invoque le Dieu du Calvaire:
Jude toujours remplit son cœur!
Dans les combats qu'elle lui livre,
Son amour est toujours vainqueur!
Ainsi, par l'attrait qui l'enivre,
Dieu veut éprouver sa ferveur!

Souvent, pendant la longue veille,
Tandis que Josephte sommeille,
À ses vieux ans payant tribut,
Tout en rêvant à son salut;
Tandis que, d'une voix débile,
André lit tout haut l'Évangile,
Assise au pied du vieux bahut,
Lorsque sa main industrieuse
Vole active sur son tricot,
Nul ne sait le profond sanglot
Que couvre la leçon pieuse,
Ni la larme silencieuse
Que l'enfant dévore aussitôt
Dans sa douleur mystérieuse!

Puis l'espoir renaît dans les coeurs
Quand, faible encore et chancelante,
Plus tard, sous les pommiers en fleurs,
Aspirant la brise odorante
Qui lui rend ses fraîches couleurs,
Elle essaie en vain de sourire
Aux enfants des bons villageois,
Lui rapportant, du fond des bois,
Les rayons de miel et de cire,
Fruits de leurs plus joyeux exploits.
Mais bientôt la mélancolie,
Voilant ces timides efforts,
Comme un inflexible remords,
Réveille en son âme affaiblie
La douleur dont elle est remplie.
Ainsi, dans la saison d'été,
Quand le ciel se couvre d'orages,

Parfois, déchirant les nuages,
Le soleil répand la gaieté;
Ainsi, sous des voiles plus sombres,
Au jour pur succèdent les ombres,
Au temps qui fuit, l'éternité.

IV

Voici le jour des Morts: la bise
Mugit dans l'empire des airs:
On dirait qu'au fond des déserts,
L'ange du malheur agonise!
Le sein des grands bois agités
Retentit de plaintes sans nombre:
Les hôtes de la rive sombre,
Innombrables, épouvantés,
Y cherchent le repos et l'ombre!
C'est Novembre qui hurle ainsi,
Guidant ce funèbre cortège
À travers la pluie et la neige
Dont le soleil est obscurci...
L'éclair sillonne le nuage,
Le flot tourmente le rivage,
De grands arbres sont renversés:
Seul, sur la route du village,
Un voyageur, à pas pressés,
Brave la fureur de l'orage!

C'est lui! c'est Jude enfin guéri
De son humeur aventureuse:
Il revient à la vie heureuse;
Mais il revient le coeur flétri.
Hélas! sur la rive étrangère,
Errant de cités en cités,
En vain poursuivant sa chimère,
L'or, la Fortune mensongère:

Malgré ses importunités,
Il n'a trouvé que la misère!

Souvent, dans ses chagrins cuisants,
Le souvenir de sa patrie,
De Grazia, toujours chérie,
Par mille rêves séduisants
A charmé son âme attendrie!
Souvent, écoutant son amour,
Ému, sa main saisit la plume
Qui doit annoncer son retour;
Mais, ô penser plein d'amertume!
L'orgueil qui troubla son bonheur,
L'orgueil qui triompha des anges!
À ses exigences étranges
Asservissait encor son coeur!
Il se taira! – de son mécompte
Il rougit de tracer l'aveu!
Il attendra, formant le voeu
De réparer bientôt sa honte!
Joueur! le malheur qu'il affronte
Dévore son dernier enjeu!

Puis, tombant d'abîme en abîme,
En proie au morne désespoir,
Des passions faible victime,
Bientôt, on le verra s'asseoir
Au fond de la caverne infime
Où l'ivresse, au front avili,
Verse à flots la mort et le crime
Au lâche qui cherche l'oubli!

Errant sous la zone torride,
Ainsi, parfois, le voyageur,
Épuisé par sa course aride,
Du sommeil cherche la douceur
Sous l'arbre au feuillage perfide,
Dont la bienfaisance homicide
En une éternelle torpeur
Va bientôt changer sa langueur,
À moins qu'une main secourable,
L'arrachant au charme effroyable,
N'éveille l'imprudent dormeur.
Ainsi, dans la coupe infernale
Croyant assoupir ses regrets,
Le pauvre enfant puise à longs traits
L'ivresse à tant d'autres fatale;
Lorsque, sur le bord du tombeau,
Dissipant son affreux délire,
La grande voix de Dieu l'inspire!

Trouvant un courage nouveau,
À peine sauvé du naufrage,
Faible, il se remet en voyage
Le souvenir de son erreur
Le suit encore et le désole;
Mais, parfois, l'espoir le console:
Qu'importe la mer en fureur?
Il va retrouver sa boussole:
André, Grazia, le bonheur!

Avec quelle ardeur anxieuse
Sur la route longue, épineuse,
Bravant les affronts, le dégoût.

Il poursuit sa tâche féconde!
Seul, chancelant, manquant de tout!

Enfin, sous l'orage qui gronde,
Il a retrouvé son hameau,
Les champs aimés qui l'ont vu naître
Et la chapelle au bord de l'eau.
Il croit déjà voir apparaître
Ceux qui lui gardent le pardon!
Il court, il vole au presbytère;
Tremblant, il tire le cordon:
Il est entré dans la chaumière;
Mais seul, lisant son bréviaire,
Un jeune prêtre, en ce logis,
Se présente à ses yeux surpris.

– « André? » – dit-il. De sa lecture
Le prêtre interrompant le cours:

– « Il est parti. Dans ses vieux jours,
Des chagrins de sombre nature
L'étrange et douloureux concours
D'ici l'éloigna pour toujours!...
Il fut chargé d'une autre cure;
Et Josephte, au fond des grands bois,
Du bon vieillard, comme autrefois,
Partage au loin la vie obscure. »

– « Et Grazia? »

– « Longtemps, hélas!
Pareille à l'humble primevère
Dont la froidure meurtrière

A terni les frêles appas,
 Languissant dans la solitude,
 Elle attendit son amant, Jude;
 Mais son amant ne revint pas!
 Un soir, après un long silence,
 – « Père, » dit-elle au vieil abbé,
 « Lorsque nous aurons succombé
 Sous le fardeau de l'existence,
 Lorsque, dans les jardins du ciel,
 Nous goûterons la récompense
 Que promet le maître éternel,
 Plongés dans le bonheur suprême,
 Nous sera-t-il encor permis
 De revoir là-haut nos amis,
 Ceux qu'ici-bas notre coeur aime? »

Et le vieillard, voyant ses pleurs,
 Par ces mots calma ses douleurs:

– « Oui, ma fille, avec toi j'espère
 Que dans le sein de Dieu, là-haut,
 Cette grâce pour nous s'opère! »
 – « Puissé-je l'obtenir bientôt! »
 Reprit-elle moins désolée;
 « De Jude l'âme consolée,
 Depuis longtemps m'attend aux cieux!
 Elle m'attire... À vous, bon Père,
 De répondre à mes derniers vœux,
 D'exaucer mon humble prière!
 Lorsqu'auront fui mes tristes jours,
 Je veux reposer sur la plage,
 Sous les ormes dont le feuillage

Abrita nos douces amours,
 Et dont le bienfaisant ombrage
 Protégera, sur le coteau,
 Ceux qui viendront à mon tombeau!...
 C'est là que souvent, à la brune,
 Avec Jude j'allais m'asseoir
 Pour goûter la brise du soir,
 Ou pour y voir poindre la lune
 Sur le bord de l'horizon noir. »...

.....

« Bientôt après, de l'orpheline
 S'accomplit le vœu solennel:
 Son âme, s'envolant au ciel,
 Laissa son corps sur la colline! »

Il dit: – le pâle voyageur,
 Poussant un long cri de souffrance,
 Vers la plage sombre s'élança
 Dans une inexprimable horreur!...
 Longtemps, sur la tombe isolée,
 Sous le vent et la giboulée,
 Il pleura ses beaux jours perdus;
 Puis, fuyant le long du rivage,
 En proie aux fureurs de l'orage,
 Jude, hélas! ne reparut plus.

Poèmes choisis

L'aurore boréale

Quand la nuit se fait belle au bord du St-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament,
 Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
 Leurs manteaux de phosphores?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
 Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
 Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
 De leurs essaims sans nombre,
À vos regards charmés se déroband, soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
 Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du St-Laurent,
Quand la nuit vous verrez, au fond du firmament,
 Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
 Ces mobiles phosphores.

Les voix du passé

(Pour la fête de St-Jean-Baptiste)

I

C'est la fête du peuple, il la veut grande et fière!
 La nature sourit à sa noble bannière;
 Le soleil annonce un beau jour!
 Le Tout-Puissant exauce et la vierge qui prie
 Et les bons citoyens offrant à la patrie
 L'humble tribut de leur amour.

Que ne puis-je, en son nom, fixant tes destinées,
 Ô Canada français, t'annoncer des années
 De gloire et de félicité!
 Que ne puis-je, de Dieu l' élu comme Moïse,
 Mourir en signalant une terre promise
 À ta nationalité!

Mais les temps ne sont plus où de divins oracles,
 Aux peuples dévoyés, par d'éclatants miracles
 Indiquaient un chemin tracé:
 Aveugles, pour guider nos pas dans la nuit noire,
 Écoutons, saisissant le fil de notre histoire,
 Écoutons les voix du passé...

II

– « Peaux blanches, abordez sans crainte ce rivage,
 « Oubliez parmi nous les périls du voyage
 « À travers le grand lac salé:
 « Nous vous offrons nos bois, nos fleuves, nos montagnes
 « Et l'épi de maïs cueilli par nos compagnes
 « Aux dents de perle, au teint hâlé.

« Partagez avec nous! Dans nos vastes domaines,
 « Le castor vit en paix avec les douces rennes
 « Qui viennent boire à son étang;
 « L'esprit de feu qui brille au-dessus de nos têtes,
 « En chef hospitalier, convie aux mêmes fêtes
 « Le guerrier rouge et l'homme blanc.

« Soyez les bienvenus! mais quand nos solitudes
 « Se rempliront du bruit d'étranges multitudes
 « Qui sur vos pas vont accourir,
 « Laissez à nos enfants les signes de leur race,
 « Leur vie errante et libre et leur pays de chasse,
 « Nos os et notre souvenir!...»

III

Des siècles expirés franchissant les ténèbres,
 Race éteinte, pourquoi, sur des tons si funèbres,
 Viens-tu jeter dans nos festins,
 Comme un reproche amer, l'hymne de l'espérance
 Où, jadis, saluant l'étendard de la France,
 Tu croyais charmer les destins?

Viens-tu nous annoncer que l'espoir n'est qu'un rêve,
 Que tout change ici-bas sans retour et sans trêve,

Que tout sentier mène au néant?
 Qu'avec Tyr et Sidon, Babylone et Palmyre,
 Des peuples, des héros, grands noms que l'on admire,
 Nul n'échappe au gouffre béant?

Que semblable au torrent de la marée avide,
 Des enfants d'Albion l'invasion rapide
 Nous fera sentir ses rigueurs?
 Que nos fils parleront une langue étrangère,
 Que les traditions apprises de leur mère
 Ne ferons plus battre leurs coeurs?

Ah! cesse de troubler nos fêtes patronales!
 D'un plus noble avenir nos brillantes annales
 Offrent des gages glorieux.
 Silence!... un chant plus doux module à notre oreille
 Les refrains endormis que ce beau jour réveille.
 Écoutons la voix des aïeux!

IV

« Quand au sommet d'un mont stérile,
 « Le royal habitant des airs,
 « Loin des sentiers de l'univers
 « A su se choisir un asile,
 « Ce n'est pas que des aquilons
 « Le cortège ait pour lui des charmes;
 « Mais il ressent moins d'alarmes
 « Pour l'avenir de ses aiglons.

« Tel, de l'heureuse Normandie
 « Quittant la rive en soupirant,

« Aux bords lointains du Saint-Laurent
« Champlain fonde une autre patrie.
« Ce n'est pas l'exil de la cour
« Qui le pousse vers cette plage;
« Non, son coeur y voit l'héritage
« Des Français qui viendront un jour!

« Ainsi commença l'épopée
« Qu'au prix de son sang généreux
« La France grava dans ces lieux
« Avec la hache, avec l'épée;
« Ce fut une oeuvre de géant!
« Qui nous rendra nos jours de gloire?
« Pourquoi faut-il que la victoire
« Nous ait trahis au dernier chant!

« D'Israël le bras tutélaire
« Succombe aux coups de Dalila;
« Montcalm que, seul, Wolfe égala,
« Cède à la fortune arbitraire!
« Mourons! pour la dernière fois
« Sur nos drapeaux a lui l'aurore.
« Vivons! si Dieu nous laisse encore
« L'honneur, notre langue et nos lois!

« Dépôt sacré, pour ta défense,
« Nos fils, quand nous ne serons plus,
« S'armeront de mâles vertus,
« Seuls dons que nous laisse la France!
« Mais si par le sort envieux
« Leur âme, aux faux dieux asservie,
« Sur leurs autels te sacrifie,

« Viens, viens nous retrouver aux cieux! »

Vos vœux s'accompliront: dormez, ombres chéries,
 Dormez; nous le jurons par l'immortel Cartier!
 Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
 Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
 Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes,
 Éprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
 Qui songe à le sacrifier?

Le trahir? nous! comment? par peur? comme le lâche
 Tout couvert de mépris justement prodigué!
 Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
 Se plie au joug honteux de père en fils légué!
 Par un sordide espoir? comme le mercenaire
 Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire!...
 Mais nous étions à Châteauguay!

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle:
 Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
 Invoquant la foi des traités;
 Et votre sang soudain, s'allumant dans nos veines,
 Déroberait encore au Parques inhumaines
 Nos immuables libertés!

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
 Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
 Les débris de leur seul vaisseau:
 Les torts sont oubliés, le péril les efface;
 De leurs divisions s'évanouit la trace,
 Comme celle des vents sur l'eau.

V

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillons français;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix!

La chapelle de Tadoussac

I

Salut, ô nuit d'été! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
 Qu'un jour Cartier foula!
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
 Les fils de Loyola!

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
 Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
 Des jours qui ne sont plus;

Dis-moi, que cherchaient-ils ces bons missionnaires
Dont les marins ont béni tes lambris séculaires?
 L'or ou la volupté?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes;
À nous le temps suffit, aveugles que nous sommes!
 Eux ont l'éternité!

II

« Longtemps, pareil au lynx à l'oeil faux et perfide,

« Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois;
 « Prions! prions, enfants des bois!
« Prions! laissons le mal aux cruels Iroquois:
« Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide!

 « Il donne leur arôme aux fleurs,
« Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes;
 « Sa parole a séché nos pleurs,
« Sa main verse la paix autour de nos savanes.

 « Plus suave qu'un soir d'été,
« À ses festins d'amour notre Dieu nous appelle.
 « Pour nous, de nos maux attristé,
« Il vient chaque matin visiter sa chapelle!

 « Oh! Dieu, c'est toi qui nous soutiens
« Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines;
 « Qui fais tomber dans nos liens
« Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

 « Toi seul, tu calmes la douleur,
« Quand la dent de la faim ronge notre poitrine!
 « Souffrir! c'est encor le bonheur!
« N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline?

 « Tes prêtres nous ont enseigné
« À craindre des méchants la présence funeste;
 « Mais pour eux ton coeur a saigné:
« Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste.

 « Pareils à la taupe sans yeux,
« Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière:

« Par pitié, fais briller pour eux
 « Le plus petit rayon de ta grande lumière!

« Dieu, descends sur nos coteaux!
 « Viens dans ta magnificence!
 « Pour t'adorer en silence,
 « Les tribus, dans leurs bateaux,
 « Ont franchi l'espace immense:
 « Dieu, descends sur nos côteaux! »

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
 Qui grandit, murmure et s'enfuit,
 Résonnaient les accents des naïves peuplades,
 Montant sur l'aile de la nuit...
 Ils s'élevaient encor: la mer impétueuse,
 Aplanissant son large dos,
 Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
 Le chant moins grave de ses flots...

III

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
 Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
 Dans l'anse au sable d'or!...
 Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives;
 Mais on ouït, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
 Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
 Qui recule sans bruit, s'amointrit et s'efface
 Pour nous céder le pas,
 Semblable à ses forêts, naguère si voisines,

Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps!
Comme pour annoncer que l'église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants!

Espérez

Vers composés pour le 1^{er} janvier, 1859

Lorsque l'ardente canicule
A brûlé l'épi du coteau;
Que la modeste renoncule
Demande au ciel sa goutte d'eau;
Que l'agneau se plaint à sa mère
De la subsistance éphémère
Enlevée à son sein tari :
Déjà s'annonce la disette,
Et le laboureur s'inquiète
Du sort de son enfant chéri.

Soudain, sur la plaine éthérée,
Un blanc nuage va surgir,
Tel que la colombe sacrée
Qu'un jour Noé vit accourir;
Il vient, sur l'azur se dessine,
Il vole, grandit et domine
Les prés, les monts et les forêts;
Bientôt, de ses prismes limpides,
Dispersant les cristaux liquides,
Il sauve le don des guérets.

Ainsi mille épreuves cruelles
Ont banni la paix de nos coeurs,
Et nos rives en vain si belles
Ont retenti de nos douleurs;

Ainsi de l'an nouveau l'aurore
Qui d'un rayon plus gai colore
Nos campagnes et nos cités,
De l'urne de la Providence
Pour tous fait jaillir l'Espérance,
Source de nos félicités.

C'est elle, par son doux murmure,
Qui berce le petit enfant,
Et de la plus riche parure
Orne la vierge au front riant;
Qui de fleurs parsème la terre
Où, vieillard pauvre et solitaire,
Tu viendras chercher le sommeil;
Qui d'heureux songes t'environne,
Et te prépare une couronne,
Pour te l'offrir à ton réveil.

De sa souveraine influence
Déjà nous goûtons la douceur,
Et déjà sa munificence
À chacun promet le bonheur :
Plus de plaintes, plus de martyre,
De crimes, d'erreurs, de délire...
Du mal l'empire est abattu;
Et dans le domaine des mondes,
L'essaim des puissances immondes
Cède le pas à la vertu.

Le seul amour de la patrie
Au tribun donne le pouvoir,
Et la cupidité flétrie

S'exile à l'aspect du devoir.
 L'état, devenu plus prospère,
 Au droit, au mérite confère
 L'appui de ses soins paternels;
 Et de la liberté qu'on venge,
 La nation, nouvel archange,
 Protège et bénit les autels.

Enfin, l'aimable confiance
 Se rit des noires trahisons,
 Et l'hydre de l'intolérance
 S'épuise à souffler ses poisons;
 Enfin, la discorde inhumaine,
 S'effaçant comme une ombre vaine,
 Mendie un asile aux enfers;
 Et la charité triomphante
 Prodigue les biens qu'elle enfante
 Pour le salut de l'univers.

Cessez vos pleurs, femmes chrétiennes,
 Le Seigneur est ressuscité,
 Et les divinités païennes
 Croulent devant sa majesté.
 Ministres de sa prévoyance,
 D'accord, l'Angleterre et la France
 Ont vaincu Baal qui s'enfuit :
 Tels, franchissant la plaine humide,
 Les traits de feu que sa main guide,
 Percent les voiles de la nuit.

Rions, chantons comme nos pères :
 L'espoir adoucit l'avenir;

Des jours de deuil, coupes amères,
Comme eux brisons le souvenir.
Mais, pour éprouver nos courages,
Quand fondront de nouveaux orages
Sur nous Français des Canadas,
Aux abords mêmes de l'abîme,
Que ce cri français nous ranime :
« La garde meurt, ne se rend pas ! »

Pendant la suprême bataille,
Montcalm a foi dans ses lauriers,
Et, sous les coups de la mitraille,
Soutient l'ardeur de ses guerriers.
En vain sa fortune succombe,
Voyant se refermer la tombe
Sur son rival, noble vainqueur,
Le héros, tourné vers la France,
Livre son âme à l'espérance,
Son dernier soupir à l'honneur.

Épître

À mademoiselle Anna***

Cédant à l'aimable prière
D'un ami, le vôtre et le mien,
Ma muse badine et légère,
Comme à la reine de Cythère
Dont on aime le doux lien,
Vous offre les sons de sa lyre.
Mais que dis-je? ce beau délire,
Ce n'est pas la voix de l'ami,
C'est le dieu d'amour qui l'inspire;
Cru mort, il n'était qu'endormi.
Je ne sais si c'est un mensonge,
Toujours est-il qu'à son réveil,
L'espiègle m'a conté ce songe
Qui l'a charmé dans son sommeil.
« Sur un lit de fleurs et de mousse
« Je reposais, » dit-il, « un soir
« Je cru entendre une voix douce
« M'appeler, et je vis s'asseoir
« À mes côtés une Sylphide
« Au front si pur! à l'air candide,
« Au teint de lis, au grand oeil noir,
« L'ébène de sa chevelure
« En bandeaux formait sa coiffure,
« Et lorsqu'un sourire enchanteur
« Entrouvrit ses lèvres divines,
« Un double rang de perles fines,

« Me fit tressaillir de bonheur!
« Son cou d'ivoire, sa main blanche,
« Son pied mignon, sa mine franche,
« Sa taille aux contours arrondis,
« Sa grâce à la fois vive et tendre,
« Son geste que nul ne peut rendre
« Frappèrent mes regards surpris.
« Le succès me riant d'avance,
« Dans mon ivresse je m'élance...
« Je veux lui ravir un baiser...
« Mais déjà la belle inhumaine
« Sans se soucier de ma peine,
« S'enfuit comme un songe léger. »
Il dit, en séchant quelques larmes,
Le coquin brandissant ses armes,
Vers les nuages s'éleva...
« Arrête, » lui dis-je, « et révèle
« Au moins le nom de cette belle »...
« Son nom, » cria-t-il, « c'est Anna! »
Depuis ce moment, je supplie
Tous les devins des alentours
De m'expliquer cette folie
Du dieu qui préside aux amours,
Et bannit la mélancolie.
Suivant eux, cette fiction
Peint parmi nous votre passage,
Si court, qu'il suggère l'image
D'une charmante illusion.

Lucette

Comme au bain Suzanne la Juive,
Lucette, la perle des champs,
Au cristal d'une source vive
Mirait ses deux petits pieds blancs
Dont la belle était un peu vaine,
Ce que l'on pardonne sans peine
À toute fille de quinze ans.

Tandisque dans l'onde elle admire
L'essaim de ses jeunes attraits,
En ces termes sa voix soupire
Et ses désirs et ses regrets.

« – Au lieu de passer ma jeunesse

« Dans la gêne et l'obscurité,

« Si j'allais vivre à la cité,

« Et le bonheur et la richesse

« Seraient le prix de ma beauté.

« Si le sort me faisait duchesse!...

« Oh! comble de félicité! » –

Un bon vieillard qui d'aventure

De la source suivait le cours,

À notre duchesse future

En souriant tint ce discours :

« – Voyez-vous là-bas ce nuage

« Qui vole sur l'aile du vent,

« De vos beaux rêves c'est l'image;

« Fuyez l'empire décevant

« De leur trop dangereux mirage...

« – Que Dieu vous garde, mon enfant!
 « Non, ce n'est pas au sein des villes,
 « Ivres de passions futiles,
 « Qu'il vous faut chercher le bonheur;
 « Mais il sourit à l'âme pure
 « Dans le calme de la nature,
 « Ce grand oeuvre du Créateur;...
 « Dans le cri de l'oiseau timide,
 « Caché sous le feuillage humide,
 « Gazouillant son refrain d'amour;...
 « Dans le murmure de Zéphire,
 « Qui résonne comme une lyre
 « À l'heure où s'annonce le jour.
 « – C'est de la cloche du village
 « L'appel doux et mystérieux
 « Que la brise apporte au rivage,
 « Et qui remonte vers les cieux! » –
 « – Vieillard », dit Lucette en colère,
 « De vos avis je n'ai que faire...
 « Passez, passez votre chemin.
 « Vos plaisirs sont ceux d'un ermite;
 « À d'autres plus gais tout m'invite...
 « Je n'entends pas votre latin. »

Jeune fille aux lèvres de rose,
 Compagne des jeux et des ris,
 Pourquoi faut-il qu'un sage avis
 Pour vous souvent soit lettre close?

Chanson

À la plus belle

Air : – *Enfants, c'est moi qui suis Lisette.*

I

Adieu Grenade l'Andalouse,
Ses orangers, son Alhambra!
Adieu Paris que l'univers jalouse,
Rome que l'art, après Dieu, consacra!
Lieux enchantés, où dans ma rêverie
J'aime à cueillir un bonheur idéal,
J'en crois mon coeur : plus belle est ma patrie...
Vive Québec, et vive Montréal! *bis.*

Laquelle préférer?
Le choix n'est pas facile,
Car l'une et l'autre ville
Nous devons admirer...
Entre elles la Sibylle
N'eut osé prononcer;
Et pour en décider, *bis.*
Il faudrait consulter
Le sort, seul juge habile!

II

Ainsi que la blonde et la brune,
 Ces soeurs brillent d'appas divers;
 Si la nature a su couronner l'une,
 L'autre au succès doit ses dons les plus chers.
 Noble Pallas, sur son front redoutable,
 L'une a fixé des lauriers immortels;
 Fièrè Junon, sous la feuille d'érable
 L'autre au progrès élève des autels. *bis.*

Laquelle, etc.

III

L'astre qui décore le monde
 Les pare du même rayon,
 Et chaque jour les berçant de son onde,
 Le fleuve roi leur parle d'union.
 Pourquoi faut-il que leur âme rebelle
 À ses accents ne cède rien encor?
 Il est trop tard : la discorde cruelle
 À leur concours offre la pomme d'or! *bis.*

Laquelle, etc.

IV

En vain par le plus doux sourire
 Vous croyez captiver Pâris...

Il vous délaisse, et vous perdez l'empire;
C'est Ottawa qui s'empare du prix!
Consolez-vous de votre déchéance :
D'autres bergers du choix sont mécontents...
Faites la paix, et gardez l'espérance :
Dans mon pays, on dira bien longtemps. *bis.*

Laquelle, etc.

Montcalm

Les semaines, les mois se passent,
 Le canon tonne, mais en vain!
 Devant la ville de Champlain
 Wolfe gémit, ses vœux se lassent;
 Et déjà sur sa flotte on brûle de partir
 Sans de Montmorency laver le souvenir.

Ses bataillons, torrents de lave,
 Seront dignes de son grand cœur,
 Mais enfin, pour être vainqueur
 Il ne suffit pas d'être brave...
 À la gauche broyés, pourront-ils sous nos yeux
 Au centre, à notre droite escalader les cieux!²

Horreur! l'ennemi dans sa rage
 Dévaste les champs, les hameaux,
 Et les flammes au bord des eaux
 Partout signalent son passage...
 De ruines s'emplit l'héroïque cité :
 Qu'importe! à nous la gloire, à nous la liberté!

Mais que fait donc la noble France?
 Sans doute elle arme l'océan...
 Non, pour l'honneur du drapeau blanc,

² Note du poète : Wolfe avait assailli la gauche de l'armée de Montcalm au Sault de Montmorency, où il avait essuyé une sanglante défaite. – Le centre et la droite étaient protégés par des rochers inaccessibles.

À la cour de Louis on danse!
 Juste ciel, qui permets ce cruel abandon,
 Grâce, grâce pour nous, pour la France, pardon!

Ah! si trop longtemps elle oublie
 Son sang, son glorieux dépôt,
 Aux fleurs-de-lis l'Anglais bientôt
 Arrachera notre patrie...

Aux armes! jeunes gens, vieillards et laboureurs :
 Montcalm commande encor : vous aurez des vengeurs!

La victoire à sa voix soumise
 À Carillon subit ses lois...
 Oswégo, mille autres exploits
 Ont fait rayonner sa devise!

Un contre cinq, sans fer, sans secours et sans pain³.
 Comme hier, Dieu le veut! nous les battons demain!

Dieu ne le voulut pas... Un soir qu'avec mystère
 Le héros prolongeait sa ronde solitaire
 Vers un poste éloigné sur la marge des flots,
 On dit qu'une ombre immense intercepta sa vue,
 Et qu'une voix profonde, ineffable, inconnue,
 Au milieu des éclairs laissa tomber ces mots :

« Soldat, digne héritier des preux de Charlemagne,
 Comme au sage Moïse, au bord de la montagne,
 Je veux te révéler mes décrets éternels...
 Pour la première fois, fils aîné de la gloire,

³ Note du poète : Montcalm en parlant de ses troupes disait dans une lettre adressée par lui à M. de Berryer quelques semaines avant sa mort : « ils sont d'ailleurs sans bayonnettes. »

Ma justice à ton bras refuse la victoire,
En couronnant ton front de lauriers immortels. »

« Le peuple de Clovis que j'armai de mon glaive,
Étoile du matin, phare que sur la grève
Je plaçai pour guider, sauver les nations :
Nouvel ange déchu, le blasphème à la bouche,
Foule aux pieds mes autels dans son orgueil farouche :
À ses yeux, mes bienfaits ne sont qu'illusions! »

« Tel qu'un arbre géant jetant au loin son ombre,
Fidèle, il eut régné sur des peuples sans nombre :
J'aimais à voir en lui le roi de l'univers :
Parjure, dépouillant ses branches encor saines,
Dans l'empire du mal, qu'il vive sans domaines
Comme un tronc foudroyé sur les sables déserts! »

« Plus tard, toujours rebelle à la voix qui l'inspire,
Quand il aura franchi dans son affreux délire
Les bornes que j'impose à son iniquité,
Je veux qu'en sa fureur déchirant ses entrailles,
Par l'exemple effrayant de tant de funérailles
Il instruisse à jamais le monde épouvanté! »

« Puis arrêtant ses pas au penchant de l'abîme,
Quand il aura compris sa mission sublime,
Épuré, pour toujours au creuset des douleurs,
Un jour il bénira son épreuve cruelle,
Et de félicités sa part sera si belle,
Que les rois envîront jusques à ses malheurs! »

« Et tant qu'il soutiendra sa lutte colossale,

Sous un sceptre étranger, à ce sceptre fatale,
 Cette terre bénie, asile de la foi,
 Héritant des vertus de la première France,
 Conservera toujours dans la paix, l'innocence,
 Le vrai, le seul bonheur : le culte de ma loi. »

« Mais toi, dont la sagesse honore ta patrie,
 Qui vois, sans murmurer, dans ton âme flétrie,
 De tes vastes projets l'édifice croulant,
 Qui pleures les destins de la France, ta mère,
 Je te laisse à choisir dans ta tristesse amère,
 De longs jours fortunés ou la mort de Roland. »

Pendant longtemps Montcalm, incliné sur la plage,
 Prête une oreille avide au mystique langage
 Dont le sublime accent le glace et le poursuit,
 Mais il n'entend plus rien que le vol de la nuit :
 Le sourd bruissement des ondes sur la rive,
 Du rossignol aimé la roulade plaintive,
 Du nocturne grillon le babil argenté,
 Et d'une sentinelle un cri vague et lointain.
 Le ciel est doux et pur; l'astre aux regards timides
 Se levant radieux du sein des Laurentides,
 De ses rayons brisés fait miroiter les eaux,
 Et d'ombre et de reflets parsème les berceaux.
 Pareille à Jeanne d'Arc sur le bûcher funèbre,
 Consumée à demi sur son rocher célèbre,
 La ville étincelant sous ses blancs corselets,
 À l'horizon, là-bas, menace encor l'Anglais...

Mais lui, dans l'amertume où son âme se plonge,
 Comme à peine éveillé du plus horrible songe,

Il compte avec effroi les pas de l'avenir,
 Et voudrait de la nuit la course retenir...
 Tout-à-coup, des rameurs sur la rade prochaine
 Entonnent le doux chant de « la claire fontaine, »
 Dont l'écho qui s'éteint lentement par degré
 Répète au loin les mots : « jamais ne t'oublierai; »
 Et ces sons répondant à son âme attendrie
 Comme un dernier adieu de sa belle patrie :
 « Vous dont la majesté faisait trembler Sion!
 « Ô Dieu! » s'écria-t-il, « béni soit votre nom!
 « Mais si pour apaiser enfin votre justice,
 « Il faut sur vos autels un nouveau sacrifice,
 « Ah! pour venger la foi, s'il vous faut un martyr,
 « Épargnez mon pays, et faites-moi mourir! »

« Rien ne répond : tout dort!... Ah! ma raison s'égare,
 « Sur mes sens en délire un fantôme bizarre
 « Qu'enfantent les soucis, les veilles, les travaux,
 « Plane comme la mort aux abords des tombeaux!
 « Ils ne sont plus ces jours, où, déposant ses voiles,
 « Mer d'azur que d'un souffle il a brodé d'étoiles,
 « L'esprit daigna s'asseoir au foyer des humains,
 « Et soumettre ses lois à l'oeuvre de ses mains!
 « Que lui fait ce point noir qui roule dans le vide?
 « Chaos où le hasard, où le malheur préside!
 « Mais que dis-je? Insensé! le doute ténébreux
 « Que l'enfer a vomi pour insulter aux cieux,
 « Nouveau-né de l'orgueil, et fléau de ma race,
 « Jusqu'au fond de mon coeur, a-t-il déjà pris place?
 « Non, non, qu'il soit maudit! Que la France à genoux
 « Du maître universel désarme le courroux!
 « Mais si, pour effacer sa faute passagère,

« Il ne suffit plus d'une ardente prière,
 « Et s'il ne faut, mon Dieu! que le sang d'un martyr,
 « Épargnez ma patrie, et faites-moi mourir! »

« Hélas! il n'est plus temps! l'heure fuit, l'heure avance,
 « Et le Dieu des combats fait pencher sa balance...
 « J'adore ses décrets : plus de vœux superflus!
 « Je te perds, France, adieu! je ne te verrai plus!
 « Je ne survivrai pas à ta gloire ravie :
 « Dans ton sein déchiré que m'importe la vie!
 « Gémis sur tes destins, ne pleure pas mon sort :
 « Pour anoblir ta chute il te fallait ma mort! »

« Et vous, Canadiens, race héroïque et fière,
 « De la foi des croisés, de leur sang héritière,
 « Qui toujours noblement avez suivi mes pas,
 « À l'appel de l'honneur défiant le trépas;
 « Vous qui sachant braver votre longue souffrance,
 « Dans nos jours de malheur ne plaignez que la France;
 « Germe qu'en ce beau sol Dieu lui-même a planté
 « Pour t'y faire fleurir, sainte fidélité!
 « Vous dont le sort futur m'inspira tant d'alarmes!
 « Qui prodigue de sang, ne gardez que vos larmes!
 « Je vous lègue mon cœur! amis, peuple martyr,
 « Vous que j'ai tant aimés, adieu! je vais mourir! »

L'oracle s'accomplit : le héros tint parole.
 Depuis un siècle il dort sous l'auguste coupole,
 Dans le lit que la gloire avait creusé pour lui⁴!

⁴ Note du poète : Les restes mortels de Montcalm furent déposés sous la voûte de la chapelle des Dames Ursulines de Québec, dans une cavité qu'avait formée une bombe en éclatant.

Et sur ces bords fameux qu'illustra son courage,
Tel qu'un flocon de neige, emporté par l'orage,
Son drapeau s'est évanoui.

Vous que Dieu nous ravit, nobles couleurs, grande ombre!
Évoquant à regret les maux du passé sombre,
Ces chants n'ont pas pour but d'accuser ses rigueurs;
Mais comme d'un ami dont on pleure l'absence,
Nous venons sans espoir vous parler de la France
Toujours, toujours chère à nos coeurs!

L'esprit fort dans ces sons ne verra que chimères :
Plus simples, mais plus grands, ces paysans, nos pères,
Ne savaient que mourir pour leur roi, leurs autels!
Et leurs fils cèderont, comme eux, dans cette histoire,
Non pas à leurs rivaux, mais à Dieu la victoire!
À Dieu qui nous fît tous mortels!

Une aventure : souvenirs de voyage

Poème badin

à mon ami Olivier de B*** à Paris.

I

Connaissez-vous Québec, la ville américaine
 Qui domine les flots du vaste Saint-Laurent?
 Plus fière sur son roc que Tunis l'Africaine,
 Plus grave en son aspect qu'un vieux chevalier Franc!
 J'y passai plus d'un mois quand j'étais en voyage...
 « Un mois! » – me direz-vous, – « un seul jour eut suffi »!
 Pourquoi ce long séjour dans un pays sauvage?
 Pourquoi? De deviner je vous mets au défi.

II

Vous avez su pourtant que j'ai l'âme sensible;
 Que souvent j'ai pris feu pour des yeux bleus ou noirs,
 Que mon cœur dès longtemps est percé comme un crible
 Par mille traits aimés reçus dans les boudoirs!
 Donc j'étais en amour; – depuis je me réforme! –
 Un jour elle passait dans un lieu fréquenté
 Par tous les élégants, dénommé : plate-forme...
 Il m'en souvient trop bien! C'était un jour d'été.

III

Il faisait chaud, chaud, chaud et, tout en mousseline,
 Ma sylphide aspirait les délices de l'air...
 Un léger brodequin de sa jambe si fine
 Indiquait le contour. Plus brillants que l'éclair,
 Ses yeux étincelaient enchassés dans des roses
 Aux tons vifs empruntés à l'éclat du soleil :
 Il me semblait à moi qu'elle affectait des poses,
 Des poses qui cadraient avec son teint vermeil!

IV

Vous savez qu'à Paris, une jeune donzelle
 Sur la place publique errant sans protecteurs,
 N'est pas pour les galants comme une citadelle
 Défiant l'ennemi du sommet des hauteurs.
 On l'aborde en riant jamais quoiqu'il advienne
 Elle ne fuit au loin l'amant audacieux...
 Or, joyeux, m'inclinant vers la Canadienne,
 Je lance un doux regard au fond de ses deux yeux.

V

Ils étaient bleus, ma foi, la couleur que j'adore...
 Plus clairs que le cristal, profonds comme l'azur!
 Je lui dis : « belle enfant, je m'appelle Isidore :
 « Si tu voulais m'aimer, je t'aimerais pour sûr!
 « Je suis Français, je viens du pays de tes pères.
 « Je crois que je suis né dans les murs d'Alençon »!
 Mais elle, se dressant comme font les vipères,
 Me dit tout bas un mot, un seul mot : – « polisson »! –

VI

Elle avait disparu... j'étais cloué sur place,
 Transi par les regards des passants, des badauds;
 Mon coeur ardent naguère était devenu glace;
 Il s'écoulait en sueur... j'avais tourné le dos;
 La rage m'étouffait, lorsque j'entendis rire
 De ce rire malin qui vous fouette le sang :
 Un homme avait tout vu! j'étais dans le délire!
 Cet homme était assis tout auprès sur un banc.

VII

Je l'aurais étranglé, mais je n'osais le faire!
 C'était un beau vieillard de soixante-quinze ans;
 Grave comme un goddam, mais pourtant débonnaire,
 Poli comme l'étaient nos anciens courtisans...
 Sa main serra ma main dans une longue étreinte,
 Son oeil doux dissipa ma honte et mon courroux;
 Comme de vieux amis sans gêne et sans contrainte
 Nous causâmes longtemps : le vieux était absous!

VIII

« À parler franc et net mon âge m'autorise, »
 Me dit le vieux Lafleur – il s'appelait ainsi –
 « Vous venez, mon enfant, de faire une bêtise
 « Dont vous prenez, je crois, un peu trop de souci.
 « Sachez que parmi nous sans péril, sans duègne,
 « Une jeune beauté promène ses appas

« Ne soupçonnant jamais qu'un passant la contraigne
 « À rentrer au logis par crainte d'un faux pas. »

IX

« Ici, la liberté se pose en souveraine,
 « L'innocence ingénue affronte les hasards.
 « Et la coquetterie établit son domaine
 « Sans laisser deviner jusqu'où vont ses écarts;
 « Mais toute jeune fille est diablement pratique,
 « Et sans cesse à l'affût de quelque bon parti,
 « Se souciant fort peu des lois de la logique,
 « Elle n'exige pas qu'il lui soit assorti. »

X

« Jouant avec le feu, Daphné sera coquette
 « Pour attirer à soi l'essaim des soupirants,
 « Et dès le lendemain, en devenant muette,
 « Elle attise l'ardeur de tous les aspirants...
 « Dévote à sa façon, mais fort peu rigoureuse,
 « Abîme dont nul oeil ne pénètre le fond,
 « De l'amour d'un beau brun vous la voyez heureuse
 « Tandis qu'en ce moment elle n'aime qu'un blond! »

XI

« Elle allume, elle éteint tour-à-tour bien des flammes
 « Pour constater ainsi ses glorieux succès,
 « Combinant froidement la conquête des âmes,
 « Et calculant ses coups comme un joueur d'échecs :

« Tel le fier Iroquois aux sauvages allures,
 « Dont notre Canada garde le souvenir,
 « Des ennemis vaincus comptait les chevelures
 « Dont ses enfants, un jour, devaient s'enorgueillir. »

XII

– « Peste! » – me direz-vous – « son coeur est donc de marbre!
 « Mais en songe, du moins, n'a-t-il jamais mordu
 « Au fruit délicieux, produit de certain arbre
 « Bien connu sous le nom d'arbre au fruit défendu? »
 « – Chut! d'un sexe charmant le respect seul m'inspire...
 « Interrogez plutôt son ange-gardien...
 « Si j'en savais plus long, je n'oserais le dire :
 « Pour couper au plus court, je dis : je n'en sais rien. »

XIII

« Ce que je sais vraiment c'est que tout son manège
 « A pour but d'éblouir quelque bon gros gibier
 « Qui tout naïvement en tombant dans le piège,
 « S'éveillera surpris comme dans un guêpier...
 « S'il veut se dégager elle crie au scandale!
 « S'il résiste toujours – cela se voit souvent –
 « Elle annonce son voeu de se faire vestale;
 « Mais se gardera bien d'approcher du couvent. »

XIV

« Si Paul rompt ses liens, elle reprendra Pierre,
 « Car elle met toujours deux cordes à son arc...

« Si Pierre prend la fuite elle en rit en arrière :
 « Il lui reste toujours du gibier dans le parc!
 « Adolescents naïfs qui côtoyez la rive,
 « Comme Ulysse jadis fermez l'oreille aux chants
 « Dont la jeune Syrène, à séduire attentive,
 « Fait retentir au loin les motifs si touchants! »

XV

« Oh, fuyez, vous surtout dont la bourse replète
 « Fait naître en son esprit des rêves luxueux...
 « En vain vous retranchant dans la stricte étiquette,
 « Vous sauriez éviter un rôle affectueux!...
 « Si vous prêtez le flanc, qu'un seul mot vous échappe
 « Qui ressemble de loin aux amoureux propos,
 « Un étourneau de plus est tombé dans la trappe :
 « Épousez, épousez sans quoi plus de repos! »

XVI

« Ce récit, mon ami, doit vous paraître étrange!
 « Ce qui l'est encor plus c'est qu'un pareil démon
 « Dans la barque d'Hymen sera doux comme un ange,
 « Pourvu, bien entendu, qu'il tienne le timon!
 « Mais, badinage à part, en devenant Madame,
 « Elle renonce à tout si ce n'est au mari...
 « Heureux, trois fois heureux qui tient pareille femme!
 « Son coeur est satisfait, son honneur à l'abri! »

XVII

« Car sur nos bords heureux où la foi règne encore,
 « Où la femme luttant sous l'égide de Dieu,
 « Méprise les écarts que le vieux monde adore,
 « Sa vertu resplendit : c'est un phare en haut lieu!
 « C'est là sa seule dot; mais elle en vaut bien d'autres :
 « Rien ne peut l'entamer... elle dure toujours!
 « Comment se fait-il donc que tous nos bons apôtres
 « Préfèrent les écus aux fidèles amours? »

XVIII

« Elle craint avant tout de mourir vieille fille,
 « Et, foi de vieux garçon, elle aurait bien moins peur
 « De terminer ses jours au fond d'une bastille,
 « Ou d'avoir pour époux un versificateur!
 « Voilà tout le secret de sa diplomatie :
 « Le motif en est bon, j'ose dire excellent!
 « Comme le peuple juif elle attend un Messie!
 « Par ce trait je termine un sujet si brûlant! »

XIX

Le bonhomme se tut... son éternel sourire
 D'un air toujours railleur enveloppait ses traits :
 Poète, il eut choisi pour genre la satire :
 Il me faisait penser à François Rabelais! –
 – « Bravo! mon vieux Mentor, je vous comprends, » lui dis-je,
 « Mais de grâce un seul mot, si vous le voulez bien :
 « Parlez-moi donc un peu de ce petit prodige
 « Qui vient de me traiter, ventrebleu! comme un chien! »

XX

« C'est le premier affront que jamais une femme
 « Ait osé me lancer même en quartier latin;
 « Mais je vous le promets, je jure sur mon âme
 « Que je triompherai de ce gentil lutin!
 « Pour vous dire le vrai, sachez donc que je l'aime!
 « Quand j'attendrais dix ans, je veux l'appivoiser,
 « Et je saurai, parbleu! résoudre le problème
 « Dussé-je s'il le faut, dussé-je l'épouser! »

XXI

– « C'est parler rondement » répliqua le bonhomme
 En clignant du seul oeil qui parût encor bon...
 « J'admire votre ardeur, chez Monsieur, mais en somme
 « Il pourrait arriver que vous fissiez faux-bond...
 « Avant de conquérir cette jeune héritière
 « Dont bien des prétendants se disputent la main,
 « Vous aurez à lutter contre la ville entière!
 « Veuillez, veuillez m'en croire, ami, partez demain! »

XXII

« L'épouser! Savez-vous qu'ici tel mariage
 « N'a lieu sans le concours de plusieurs caballeurs?
 « Qu'il faut, pour réussir, ouïr le verbiage
 « De tous les désœuvrés et des écornifleurs?
 « C'est une élection : tout le monde s'en mêle...
 « Ceux que vous négligez se tournent contre vous!
 « Si vous combattez seul, votre chance est bien grêle :

« Autant vaudrait, mon cher, faire ramer des choux! »

XXIII

Mais il faut que j'abrège ou que j'use ma plume,
Car il parla longtemps le vieux Canadien...
De tout ce qu'il me dit je ferais un volume
Dans un genre connu qui ne conclut à rien.
Bref, pareil au renard de notre Lafontaine,
Qui voit venir les chiens au son pressant du cor,
Je quittai pour toujours la rive américaine
Aux sauvages beautés... et puis je cours encor!

À certaine voyageuse

Qui n'aime à revoir l'hirondelle
Quand le printemps est de retour,
Au même toit toujours fidèle,
Offrir son doux tribut d'amour?
À son aspect, ton sein, nature,
S'embellit des plus belles fleurs,
À son départ, plus de parure :
Tu gémis et verses des pleurs!

Ainsi, de la rive lointaine,
Perle sans prix de l'Orient,
Lorsqu'en ces lieux Dieu vous ramène,
Tout coeur tressaille en vous voyant.
Pourquoi, gracieuse hirondelle,
Si tôt nous faire vos adieux?
Allez... puisque Dieu vous appelle
À faire ailleurs d'autres heureux!

À *** présenté avec un bouquet le jour de sa fête

Chantons, égayons-nous : ce jour est votre fête,
 Chaînon d'un heureux avenir!
 Des fleurs que nous portons couronnez votre tête,
 Et donnez un sourire au timide poète
 Si content de vous les offrir!

I

Cette rose aux douces nuances
 Est l'image de votre coeur
 Objet des vaines espérances
 De plus d'un tendre admirateur;
 L'oeillet peint vos grâces charmantes
 Et vos manières séduisantes
 L'héliotrope vos vertus;
 Et la gentille mignonette
 Est la plus fidèle interprète
 Des sentiments qui vous sont dûs.

Choeur

Chantons, égayons-nous & &&

II

Ces fleurs fragiles sont l'emblème
 De la rapidité du temps,
 Et nous donnent l'avis suprême

De savourer nos jeunes ans.
Soyons heureux : c'est de notre âge!
On peut, sans cesser d'être sage
Se livrer aux jeux, aux amours!
N'attendons pas que la vieillesse
Se riant de notre faiblesse
Les ait exilés pour toujours!

Choeur

Chantons & &&

À Mad^{lle} *** le jour de sa fête

Impromptu

Quand tout le monde autour de vous s'empresse
À célébrer vos grâces, vos vertus,
Chère Albina, dans ce jour d'allégresse,
M'est-il permis de vaincre ma paresse
Pour vous offrir un hommage de plus?

Votre cousin vous apporte un sourire,...
Votre cousine une gentille fleur...
Votre maman sur son sein vous attire;
Puis votre soeur vous offre de la *tire* :
Que reste-t-il à vous donner? – du coeur!

Chanson 1849

I

Voyez venir la horde meurtrière,
 Voyez venir les bourreaux de trente huit!
 Ils ont lancé la torche incendiaire
 Contre nos toits, dans l'ombre de la nuit!
 Serrons nos rangs! luttons contre l'orage!
 Soyons unis, vaillants comme autrefois!
 Courons, courons arracher à l'outrage
 Nos saints autels, notre langue et nos lois!

II

Ô liberté qu'insulte leur audace,
 C'est en ton nom qu'on veut nous égorger!
 Fille du ciel, protège notre race...
 Accorde-nous l'honneur de te venger!
 Serrons nos rangs! luttons contre l'orage!
 Soyons unis, vaillants comme autrefois!
 Courons, courons arracher à l'outrage
 Nos saints autels, notre langue et nos lois!

III

Vaincre ou mourir! fut le grand cri de guerre
 Que nos aïeux ont cent fois répété...

Vaincre ou mourir!... au sein de l'Angleterre
Qu'il retentisse... il sera respecté!
Serrons nos rangs &&

Cet ouvrage est le 57^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.